



HAL
open science

Le traité "Sur les vents" d'Adamantios : quelques remarques.

Pascal Luccioni

► **To cite this version:**

Pascal Luccioni. Le traité "Sur les vents" d'Adamantios : quelques remarques.. Christophe Cusset. La météorologie dans l'Antiquité entre science et croyance., Presses universitaires de Saint-Etienne, pp.437-454, 2003. hal-00445982

HAL Id: hal-00445982

<https://hal.science/hal-00445982>

Submitted on 11 Jan 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le traité *Sur les vents* d'Adamantios : quelques remarques.

[Résumé : Le traité *Sur les vents* d'Adamantios, édité par Valentin Rose en 1864, est une source importante pour la connaissance de la météorologie tardive. Il contient beaucoup d'éléments aristotéliens, ou plus largement péripatéticiens, mais il fait preuve d'une certaine originalité par son style qui se démarque à plusieurs endroits de celui d'Aristote, notamment dans l'emploi des métaphores, et qui rend presque agréable la lecture d'un ouvrage de météorologie. Mots-clés : météorologie, Adamantios, *péripatos*, *paideia*, métaphore.]

Le traité fragmentaire dont je vais entretenir mon lecteur été édité il y a plus d'un siècle par Valentin Rose à Berlin, dans la première série des *Anecdota graeca et graecolatina* (Berlin, 1864). Rose le fait précéder d'une introduction fort utile dont je tirerai quelques points qui me paraissent intéressants. Le traité est transmis par un seul manuscrit, le *Laurentianus* 56, 1. Je ne donnerai pas ici la liste des traités ou bribes historiques et scientifiques que contient ce manuscrit, elle se trouve dans l'article de Rose¹. Notre traité, acéphale, se trouve aux folios 284 recto à 292 verso. Bien que le début en soit perdu, il est probable que le traité était déjà assez bref avant cet accident de la tradition. Il semble que le gros de l'exposé de notre auteur ait été préservé.

En comparant certains passages du traité qu'il avait sous les yeux dans le manuscrit de Florence avec certains passages transmis par Aetius sous le nom d'Adamantios, Rose a établi que le traité devait avoir ce personnage pour auteur². L'auteur du traité indique lui-même qu'il est alexandrin : il parle de "notre Nil" (f. 285 recto)³, il date un phénomène des calendes de juillet, "mois d'Epiphi pour les Alexandrins"⁴. Rose, et à sa suite Simone Follet qui a écrit l'article qui le concerne dans le *Dictionnaire des Philosophes Antiques*⁵, le placent fin 3^e ou début 4^e siècle de notre ère. Je continuerai dans la suite de cette communication à parler d'un traité *Sur les vents*, suivant le titre que lui donne Aetius, mais je ne rejette pas l'hypothèse formulée par Simone Follet selon laquelle il s'agirait plutôt d'une lettre (en effet Adamantios utilise le verbe ἐπιστέλλειν, "envoyer", dans la conclusion de l'ouvrage⁶, ce qui fait penser plutôt à une lettre (ἐπιστολή), genre qui s'accommoderait bien de la brièveté que nous observons ici) ; le titre de ladite lettre aurait peut-être été plutôt "Sur l'origine des vents".

Notons qu'Adamantios est aussi l'auteur de textes médicaux, dont certains sont cités par Aetius⁷, d'autres par Oribase⁸, et qu'il serait l'auteur d'un traité abrégé de Physiognomonie⁹. Les extraits médicaux

¹ Op. cit., p. 6.

² Op. cit., p. 22.

³ p. 31, 21 Rose.

⁴ p. 40, 9 Rose, § 8.

⁵ *DphA*, I (1989), pp. 51-53. Les seules données certaines sont qu'Adamantios est antérieur à Oribase (qui le cite) et postérieur à Polémon (env. 88-125) dont il écrit un résumé, cf. ci-après. On peut citer, pour compléter une maigre bibliographie concernant Adamantios, le bref article de M. Wellmann dans la *Realencyclopädie*, I (1893), col. 343.

⁶ p. 48, l. 12 Rose (§15), fol. 292b.

⁷ Rose, p. 24.

⁸ Rose, p. 24. Il s'agit de passages de la *Synopsis*. Je reviendrai sur ce point.

sont trop brefs pour que l'on puisse se faire une idée fidèle de sa doctrine, mais nous pouvons observer que comme bien des médecins hellénistiques, et Galien lui-même, il cite sans vergogne les recettes de ses prédécesseurs¹⁰. Il se montre, à la fois dans les premières lignes du traité *Sur les vents* tel que nous le conservons, et dans sa conclusion, intéressé par la question du rêve, et de sa production comme phénomène médico-physique ; il annonce même la rédaction d'un traité sur le sujet¹¹, qu'il n'a peut-être pour finir pas écrit. Notons enfin qu'il annonce aussi un traité sur la neige, la grêle et le givre¹², que nous ne possédons pas non plus. Nous aurons à revenir sur ce qu'on pourrait appeler familièrement une "double casquette" : Adamantios est à la fois physicien et médecin.

Quelle est la composition du traité *Sur les vents* d'Adamantios ? On se trouve en quelque sorte face à un ouvrage comportant deux volets : d'abord une longue partie introductive, qui va permettre (d'après Adamantios) d'expliquer la naissance des vents ; pourquoi y a-t-il du vent, comment apparaît ce phénomène, etc. Ce faisant, l'auteur est bien sûr amené à dresser une liste de vents, et sa liste est la liste canonique des douze vents, avec quelques différences signalées par Rose¹³. Il faut noter que, pour un lecteur des *Météorologiques* aristotéliens, le raisonnement d'Adamantios est souvent si proche de celui que nous connaissons dans l'ouvrage du Stagirite que l'on croit parfois avoir plutôt un résumé sous les yeux qu'un développement nouveau¹⁴. J'essaierai tout à l'heure de pointer quelques-unes des différences qui me paraissent significatives. Ce premier exposé constitue le paragraphe 1 de l'édition Rose (pp. 29-37). La fin de ce paragraphe constitue en réalité une transition, qui doit introduire la nécessité d'examiner à part une série de problèmes qui risqueraient sinon de laisser le lecteur dans l'incertitude, préjudiciable à une connaissance sûre d'elle-même. C'est cette première partie dont un essai de traduction figure en annexe du présent article¹⁵.

A la suite de cette démonstration, nous avons donc une série de quatorze problèmes (§§2-15 de Rose, soit les pp. 37-48), dans la tradition des problèmes péripatéticiens, consacrés à des points de détails de l'anémologie, mais qui néanmoins permettent ici et là d'éclairer la démonstration initiale. La résolution du dernier problème élargit le propos en évoquant la possibilité d'un rôle annexe des autres astres que le soleil dans la naissance des vents, mais ce problème est considéré comme mineur et Adamantios finit sur un envoi à son dédicataire, peut-être le même Constantius auquel est dédié l'abrégé de physiognomonie.

Les problèmes de cette deuxième partie reprennent des questions déjà évoquées dans le corpus aristotélien, principalement dans les *Météorologiques*¹⁶. Ils comportent néanmoins un élément supplémentaire : certains d'entre eux évoquent la possibilité d'une explication pythagoricienne des

⁹ Adamantios, auteur du traité sur les vents, et Adamantios, auteur de l'abrégé du traité de physiognomonie de Polémon, sont un seul et même auteur : depuis Rose, tout le monde a accepté cette hypothèse, y compris l'éditeur dudit abrégé, R. Förster, *Scriptores physiognomonici graeci I*, Leipzig, 1893, cf. pp. C-CIII.

¹⁰ Ainsi Orib., V, 73, 11 est une recette contre la calvitie entièrement prise à Criton ; V, 50, 13 cite Dioscoride de façon plus cursive.

¹¹ p. 48, l. 16 Rose (§15), fol. 292b.

¹² p. 33, l. 17 Rose (§1), fol. 285b.

¹³ Rose, p. 18. Adamantios intervertit notamment le Thraskias et l'Argestes.

¹⁴ Le traité d'Adamantios montre aussi des ressemblances avec le traité de Théophraste sur le même sujet, nous le verrons.

¹⁵ Notons que ce texte n'avait jamais été traduit en français, ni, à ce que je sache, dans aucune langue moderne.

¹⁶ Rose, p. 19.

phénomènes naturels par les nombres. La chose est évoquée une première fois au §12, lorsque Adamantios propose à son lecteur et dédicataire de "goûter à la muse pythagoricienne, qui organise d'après le nombre les choses de la nature"¹⁷. La question à résoudre est celle de la durée de certains vents (les "précurseurs", πρόδρομοι, et les vents étésiens) immédiatement avant et après le solstice d'été, et Adamantios y répond à travers un exposé numérologique détaillé. Une seconde digression pythagoricienne, plus étoffée, est proposée au §15¹⁸, qui porte sur le début des vents "oiseaux" (όρνιθίαι) soixante-dix jours après le solstice d'hiver. Dans la mesure où l'essentiel de mon propos portera sur la première partie du traité, je n'insisterai pas d'avantage sur ces problèmes, qui ne seraient néanmoins pas dépourvus d'intérêt.

Je résume d'abord l'exposé d'Adamantios concernant la naissance des vents ; exposé, plutôt que démonstration, car Adamantios cherche à circonvenir le problème, non véritablement à le résoudre. Cet exposé est d'ailleurs largement inspiré, je l'ai dit, du passage correspondant des *Météorologiques* d'Aristote (II, 359b27-364b13).

La cause matérielle des vents est l'exhalaison (ἀναθυμίασις) qui provient de la terre en présence de chaleur. Cette exhalaison peut être humide (auquel cas elle est appelée ἄτμις, "vapeur"¹⁹) ou sèche - notons ici une différence entre le texte d'Adamantios et celui d'Aristote : alors que pour Aristote l'exhalaison sèche n'a pas véritablement de nom qui lui soit propre²⁰, même si par commodité il l'appelle à l'occasion καπνός, "fumée"²¹, Adamantios, de son côté, utilise le terme λίγνυς²², que l'on doit souvent, ailleurs, traduire par "suie". L'exhalaison humide ne produit pas à proprement parler les vents, à cause de l'inertie propre à l'élément humide. Au contraire, l'exhalaison sèche est la cause (matérielle, toujours) de la naissance des vents. Les exhalaisons sont au nombre de huit, quatre humides et quatre sèches. Les quatre exhalaisons humides sont appelées (par ordre croissant d'humidité) νεφελώδης, "nuageuse", ὀμιχλώδης, "brumeuse", ὀρφνώδης, "ténébreuse", et ῥοσώδης, "qui donne de la rosée". Les quatre exhalaisons humides sont appelées (par ordre décroissant de sécheresse) φλογώδης, "brûlante", ὑπόπυρος, que j'ai traduit par "quasi-ignée", αἰθαλώδης, "fuligineuse", enfin καπνώδης, que j'ai traduit par "goudronneuse". Cette classification assez raffinée, qui est une sorte de premier essai de quantification, bien imparfaite, certes, semble propre à Adamantios. On n'en retrouve la trace ni chez Aristote, ni chez Théophraste. Ce raffinement dans la division peut faire songer par exemple à ce qui se pratiquait, à la même époque (et au moins depuis Galien) dans l'étude du pouls²³, dont il est possible que notre auteur, médecin et alexandrin, ait eu quelques notions.

Cette naissance des vents doit être comparée, Adamantios le précise dès le début de son traité, à un problème de mécanique des fluides ; de même que les fleuves, ou les cours d'eau en général, ont une source,

¹⁷ p. 43, 5 Rose (§12).

¹⁸ Cf. notamment p. 46, 22 Rose.

¹⁹ Le terme aristotélicien est repris par Théophraste, qui souligne notamment le lien entre ἄτμις et présence du soleil, cf. *De ventis* (éd. Wimmer), §48 notamment.

²⁰ Cf. *Mét.*, 341b15 et 359b30.

²¹ Ainsi *Mét.*, 559b32, 360a25 etc.

²² Ainsi p. 33, 4 Rose.

²³ On comparera par exemple avec les distinctions opérées par Galien, *De pulsuum differentiis*, I, 4 (VIII, 502 sq. K), distinctions qui aboutissent à introduire une liste de 27 pouls différents (VIII, 504-506 K). On se reportera aux études de N. Palmieri pour avoir une idée de la vogue à Alexandrie de la littérature dite "sphygmologique".

de même les vents doivent avoir une origine²⁴. Mais la cause spécifique de la naissance des vents, c'est le soleil, dont les déplacements dans le ciel règlent la présence et les mouvements de l'eau et du feu dans la terre²⁵.

Quelles sont les différences entre les conceptions d'Adamantios et celles d'Aristote ? Il y a, nous l'avons dit, des différences dans la rose des vents. En tant que telles, elles sont mineures. Ce qui est plus grave, c'est que la conception de ces deux roses des vents est en réalité profondément différente. Pour Aristote, les vents viennent surtout du sud et du nord. Les autres vents, qui remplissent néanmoins la rose des vents jusqu'à en faire un cercle complet ou presque complet, ne sont en quelque sorte que des exceptions à la règle qui veut que les exhalaisons se produisent en plus grand nombre dans les parties éloignées de la course du soleil. Pour Adamantios, il n'en est rien. La distinction principale, en effet, est entre vents du levant (Euros, Levantin et Kaikias) et vents du couchant (Lips, Zéphyr et Thraskias). Ce sont les vents du nord et du sud, qui, dans l'ordre de l'exposé, apparaissent comme secondaires. On pourrait encore exprimer la chose de la façon suivante : hormis les différences de noms, les deux roses des vents sont très proches, mais ont (si l'on peut dire !) une physionomie différente, puisque celle d'Aristote est écrasée dans le sens de la largeur, de façon que la plupart des branches se rapprochent de la position verticale, tandis que celle d'Adamantios est écrasée dans le sens de la hauteur, si bien que la plupart des branches paraissent se rapprocher de la position horizontale. Je suppose que ce changement qui est plus un changement de point de vue qu'un véritable changement de doctrine, vient de l'insistance qu'a Adamantios à montrer que le soleil est vraiment la cause principale des vents²⁶. Il faut donc que ceux-ci naissent sur son passage. Il ne songe pas à l'objection aristotélicienne²⁷ selon laquelle la chaleur excessive du soleil, le long de son trajet, empêcherait souvent les exhalaisons de se former et les vents de naître. Seul un froid excessif, pour lui, aurait cette propriété, à ce qu'il semble.

Une autre différence vient l'insistance sur un exemple particulier, le Nil²⁸. Ce fleuve n'apparaît jamais dans le chapitre des *Météorologiques* qui évoque les vents, mais il apparaît fréquemment dans le passage qui le précède immédiatement, à savoir le passage sur les fleuves et leurs causes. Il se peut qu'Adamantios ait eu ce chapitre sous les yeux au moment où il préparait la rédaction de son traité. De toutes façons, il était sans doute assez naturel, pour un habitant d'Alexandrie, de mettre le Nil partout. Mais l'on peut faire une autre remarque : c'est peut-être à cause de cette insistance sur le Nil que notre texte a été conservé, car le florilège du manuscrit de Florence comporte notamment un extrait concernant les *mirabilia*

²⁴ Les prédécesseurs d'Adamantios en matière d'anémologie utilisent à l'occasion le verbe ῥεῖν, "couler", et laissent entendre par là que la comparaison entre vents et fleuves ne leur est pas tout à fait étrangère, même si elle n'est pas exprimée ; cf. notamment Thp., *De ventis*, §10 παλιρροῦντος τοῦ ἀέρος. Quant à l'association entre le vent et sa "source", elle est évoquée dans les *Problèmes aristotéliciens* (XXVI, Pb. 36, 944b4 sqq).

²⁵ La distinction entre les deux causes est faite de façon formelle au §5, p. 39, 6-9 Rose., cf. *Mét.*, II, 361a30-361b1. Je reviendrai à la fin de cet article sur le rôle métaphorique de ces deux acteurs de la *naissance*. Le rôle spécifique du soleil est déjà opposé à celui (mineur) de la lune dans le *De ventis* de Thp., §17.

²⁶ J'évoque un peu plus loin l'expression "père de la nature" employée par Adamantios pour désigner le soleil.

²⁷ *Mét.*, 361a4-12.

²⁸ p. 31, 21 jusqu'à 32, 3 Rose.

liés aux fleuves et aux sources, ainsi qu'un extrait *sur la crue du Nil* – le compilateur du florilège avait au moins un intérêt fluvial particulier, sinon "nilotique"²⁹.

Mais les différences évoquées jusqu'ici nous paraissent des différences de détail (ou des différences de degré), non des différences de fond.

Reste cependant une différence importante, qu'il faut examiner brièvement : pour Adamantios, comme pour Théophraste³⁰ et contrairement à Aristote³¹, le vent est un déplacement d'air³². Mais la formulation d'Adamantios est quelque peu ambiguë, puisqu'il indique comme Aristote qu'un simple courant d'air est aussi peu du vent qu'un écoulement d'eau est un fleuve, et la formulation d'Aristote lui-même n'était pas aussi claire qu'il aurait fallu pour dissiper toute ambiguïté à ce sujet, puisqu'il en vient à utiliser occasionnellement le mot ἀήρ, "air" sans qu'on sache s'il désigne quelque chose de bien différent du vent³³. Il me semble que sur ce point Adamantios fait preuve qu'il est un péripatéticien plus syncrétique, si l'on veut, ou moins critique, que Théophraste, qui prend nettement position.

Mais au-delà de ces similarités et de ces différences entre le texte d'Aristote et celui d'Adamantios, ce qui est intéressant, c'est d'essayer de comprendre comment est fait ce discours, quels éléments il utilise pour convaincre son lecteur ou le prendre par la main ; au-delà de ses arguments, quel est son vocabulaire, son style. Rose avait fait allusion à un style moins aristotélicien que teinté de "platonisme alexandrin", et à l'utilisation d'un vocabulaire "sensuel et anthropomorphique"³⁴. On peut non seulement, à ce qu'il me semble, développer et préciser ce point, mais essayer d'en comprendre les raisons, au-delà du syncrétisme philosophique que Rose attribue à notre auteur³⁵.

Adamantios recourt à plusieurs reprises à des comparaisons avec des phénomènes physiologiques. Cela ne doit pas nous étonner, de la part d'un médecin – Aristote lui-même, fils de médecin, n'hésite d'ailleurs pas à appuyer son raisonnement en établissant des parallèles entre le monde vivant et le monde physique. Pour rester dans le cadre des écoulements et de la mécanique des fluides, on pourrait évoquer par exemple la comparaison du corps avec un jardin arrosé par les vaisseaux sanguins dans le traité *Des parties des animaux*³⁶. On pourrait encore noter, pour se rapprocher de notre sujet, un passage des *Météorologiques* où Aristote signale que "tout ce qui a subi l'action du feu renferme en soi de la chaleur en puissance", et que l'on peut le vérifier à partir du cas des animaux qui ont les excréments les plus chauds (ce sont aussi ceux qui ont le ventre le plus chaud) – tout cela dans le cadre de la discussion sur la salinité de l'eau de mer³⁷. Mais il s'agit dans ce passage d'Aristote d'une tentative d'explication à valeur générale, qui ne tient pas véritablement de la métaphore, puisqu'il s'agit de vérifier une propriété de plusieurs corps ayant véritablement (d'après Aristote) subi l'action d'un même élément (le feu). De même, l'évocation du corps-jardin répond à une

²⁹ Pour la composition du ms. de Florence, cf. Rose, p. 7.

³⁰ Cf. Théophraste, *De ventis*, §29.

³¹ *Mét.*, II, 360a27 sqq.

³² p. 29, ll. 14-15 Rose. Je remercie Michel Federspiel d'avoir attiré mon attention sur ce point.

³³ Ainsi *Mét.*, II, 361a27.

³⁴ Rose, p. 20.

³⁵ "Beispiel peripatetisch-platonisch-pythagorischer Mischung", Rose, p. 22.

³⁶ *De part. an.*, 668a13 sq. Cette comparaison est empruntée au *Timée* de Platon, 77c6.

³⁷ *Mét.*, II, 358b8-12.

conception du corps comme obéissant aux règles de la mécanique des fluides, et elle a (même si elle est, *in fine*, empruntée à Platon) valeur explicative.

Aristote, du reste, quelques pages avant le passage que nous avons signalé sur les animaux à excréments chauds, a exprimé les plus grandes réserves sur l'emploi des véritables métaphores, en critiquant une belle formule d'Empédocle ("la mer est la sueur de la terre", 357a24)³⁸.

Quels sont maintenant les exemples choisis par Adamantios ? Comment procède-t-il ? Les premières lignes du traité tel que nous le possédons semblent faire un parallèle entre les rêves et les exhalaisons susceptibles de provoquer le vent. Le caractère acéphale du traité empêche malheureusement de tirer aucune conclusion sûre à ce sujet.

Les lignes qui suivent évoquent les efforts que l'on fait pour souffler de l'air par la bouche en déformant la cavité buccale. Ce passage sert à introduire une distinction entre des mouvements de l'air limités, dus à des causes mécaniques, et les mouvements plus importants que nous appelons vents. Ce qui est intéressant, c'est que le passage correspondant dans les *Météorologiques*, II, 360a27, ne contient aucune référence à un mouvement de l'air provoqué par le souffle. La comparaison (comme celle qui concernait le rêve, s'il s'agissait bien d'une comparaison) a donc été introduite par Adamantios.

Continuons. Lorsque Adamantios (p. 35, 25 Rose) cherche à faire comprendre la distinction entre ce qui sépare les vents principaux, qui, en fonction des mouvements saisonniers du soleil, apparaissent à telle ou telle période de l'année, et les différences mineures qui séparent le vent qui souffle tel ou tel jour du vent qui souffle le lendemain, à l'intérieur d'une catégorie précise de vent saisonnier, il utilise une comparaison avec les différences entre les êtres vivants. Un homme diffère d'un chien, et ils n'appartient pas à la même espèce ; ce même homme diffère d'un autre homme (comme Alcibiade diffère de Socrate par exemple, en ce qu'il a le nez aquilin et n'a pas le ventre en avant), mais cette différence, moins importante, ne le fait pas appartenir à une autre espèce. Dans cette comparaison, on sent bien le physiognomoniste. Là encore, elle est propre à notre auteur : nous ne la retrouvons pas dans les *Météorologiques*.

Un cas illustrera mieux que les autres, sans doute, tout ce qui oppose ces deux pratiques d'écriture. Lorsqu'il parle du soleil qui assèche les sources du Nil en hiver (c'est-à-dire, pour les anciens, au cours de son périple austral), Adamantios écrit que le Soleil les "engloutit", qu'il les "avale" (ἐκροφῆω)³⁹. Ce terme est absent des *Météorologiques*, qui possède cependant le simple ῥοφῆω. Quand est-il employé ? Il est employé quand Aristote se moque de ceux qui prennent comme garants de leurs théories physiques des auteurs de fables, Esope par exemple, qui prétendait que la mer serait un jour "engloutie", "avalée" par Charybde⁴⁰. Il me paraît ici significatif que certains traits du style d'Adamantios paraissent être liés à ce qu'Aristote rejette explicitement comme une écriture non-scientifique.

Il arrive néanmoins que le recours à la métaphore ou à l'analogie corporelle soit inspiré à notre auteur par son prédécesseur. Ainsi, pour évoquer l'alternance que l'on observe parfois entre la pluie et le vent,

³⁸ Les métaphores d'Empédocle sont également évoquées dans la *Poétique*, 1457b25.

³⁹ p. 32, l. 2 Rose.

il fait une allusion aux propriétés des différentes cavités du système digestif⁴¹. Cette comparaison se rencontre déjà chez Aristote, *Météorologiques*, II, 360b22 : "Il arrive souvent la même chose aux corps vivants : si le haut de l'intestin est sec, le bas-ventre est dans un état contraire, et si celui-ci est sec, le haut est humide et froid. De même les exhalaisons se concentrent et se remplacent mutuellement." (trad. Pierre Louis). Mais cet exemple me paraît unique. Dans l'ensemble, Adamantios semble beaucoup plus soucieux d'aider son lecteur, peut-être, ou de lui plaire, que n'était Aristote (les *Météorologiques* constituant un exemple particulièrement significatif d'une écriture difficile et parfois aride dans un corpus aristotélicien qui n'est jamais très facile à lire).

On pourrait allonger quelque peu cette liste des comparaisons d'Adamantios en signalant un ou deux exemples dans la deuxième partie du traité, notamment dans l'excursus numérolgique du §15 (propre à Adamantios, évidemment), où c'est la production du sang à partir des aliments qui sert à illustrer la notion d'*ordre*⁴².

Plus généralement, Adamantios n'hésite pas à recourir à des expressions poétiques, qui doivent marquer son lecteur. Deux exemples, absents l'un et l'autre des *Météorologiques*, me paraissent significatifs. L'humide, nous dit Adamantios au début du folio 285b, suit le chaud, qui l'a emporté sur lui, il le suit "comme s'il était devenu captif ou esclave"⁴³. L'image ne doit rien, cette fois, aux véritables propriétés de la matière ; elle n'est là que pour retenir, par sa vivacité, l'attention du lecteur. Il n'est d'ailleurs pas inconcevable que cette chaleur qui traîne derrière elle une humidité captive soit l'écho amplifié d'un proverbe cité par Théophraste dans le *De ventis* : on disait que l'on traîne quelqu'un ou quelque chose à sa suite, *comme le kaikias traîne les nuages*⁴⁴. Mais l'image elle-même semble propre à Adamantios. Un peu plus loin, pour résumer son propos sur les exhalaisons sèches, dénommées fumeuses, notre auteur écrit qu'elles sont "les mères des vents"⁴⁵. Le mot convient bien à un traité qui veut étudier la *naissance* des vents ; mais il faut aller plus loin : en réalité ce mot prépare une expression qui pourrait paraître elle-même gratuite, celle qui désigne le soleil comme "père de la nature"⁴⁶. Cette expression est peut-être empruntée à la vulgate stoïcienne⁴⁷, mais elle est là surtout pour faire image, et pour donner de la naissance des vents, au-delà (ou en deçà) de la mécanique, une explication qui apparente un instant notre texte, à travers ce grandiose accouplement du soleil et de l'exhalaison sèche, à la poésie cosmogonique plutôt qu'à la philosophie mécanique. Un instant seulement : Adamantios n'est pas homme à insister, nous allons le voir.

Car quelles sont, en définitive, les raisons de ce goût littéraire pour les comparaisons ou les expressions imagées ? Il tient en partie à la profession de notre auteur : il est à la fois physicien et médecin. Il se peut d'ailleurs que certains éléments de sa pratique médicale doivent être ici pris en compte, et qu'il y ait pour lui un véritable continuum intellectuel entre la physique et la physiologie. Je note en particulier qu'un

⁴⁰ *Mét.*, II, 356b15.

⁴¹ p. 37, 11 Rose.

⁴² p. 45, 26 sqq. Rose.

⁴³ p. 32, 23, Rose.

⁴⁴ *De ventis*, §37 : ἔλκων ἐφ' αὐτὸν ὥστε καικίας νέφη.

⁴⁵ p. 33, 20 Rose.

⁴⁶ p. 43, 18 Rose, §12.

passage d'Oribase insiste sur le rapport sec/ humide dans la composition de certains emplâtres : *Synopsis*, V, 74, 6 : "D'Adamantios, contre les ulcères dévorants. Prends de la guimauve verte ou sèche, et applique-la avec de la graisse de bouc. Mais si l'ulcère est très humide, places-y d'abord des châtaignes sèches, puis mets-y la graisse avec la guimauve.". Mais la réflexion sur le sec, l'humide, le chaud et le froid comme causes premières des maladies devait dominer le monde médical au moins depuis Galien⁴⁸.

Dépassons la médecine. Aetius nomme Adamantios "sophiste", ce qui est peut-être un bon résumé, si l'on voit dans ce mot une allusion à une pratique scientifique tous azimuts, teintée de rhétorique. Revenons à l'expression utilisée par notre auteur pour proposer cette digression pythagoricienne du paragraphe 12 dont nous avons parlé : il veut faire "goûter à la muse pythagoricienne" son lecteur et dédicataire. Le mot rappelle une expression employée par Plutarque lorsque ce dernier évoque les règles à suivre pour une éducation appropriée. Plutarque écrivait en effet qu'il faut que l'enfant pratique un peu toutes les sciences, "comme pour y goûter"⁴⁹. Ce type d'amateurisme éclairé est assez typique de notre auteur, et, doit-on le dire, de son époque.

Adamantios, à vrai dire, est une sorte d'aimable polymathe, qui considère qu'il fait partie de la bonne éducation de goûter d'un peu de météorologie et de science pythagoricienne, et d'en faire goûter à son lecteur. Il irrigue le jardin de ses propos du vin de la rhétorique, par exemple dans une remarquable série d'interrogations oratoires :

"D'où viendrait en effet que des animaux s'entortillent dans la fange pour échapper aux rigueurs de l'hiver, et qu'ils restent au chaud dans le refuge qu'ils ont pris au fond de la terre, s'il n'y avait pas là du feu aussi qui se consume par en dessous ? D'où viendrait que les puits restent tièdes en hiver, si la terre n'était pas le lieu d'accueil et de résidence du feu ? D'où viendrait que les arbres à feuilles persistantes gardent, même l'hiver, l'éclat de leur propre feuillage, s'ils n'extrayaient, s'ils ne puisaient pas, par leurs racines, tout au fond, l'échauffement qui est l'antidote⁵⁰ du froid ? D'où viendrait que ceux qui perdent leurs feuilles, lorsque les extrémités sont refroidies, témoignent inopinément, de nouveau, au printemps, en reverdissant, qu'ils sont vivants, si la chaleur de la plante, en s'en retournant dans les racines, n'avait pas échappé à la guerre que lui fait la mauvaise saison ?"⁵¹.

Adamantios est finalement tout autre chose qu'un servile péripatéticien, ou un compilateur dont la seule vertu serait de nous donner une division octopartite des exhalaisons que nous ne connaissons que par lui, comme Rose le laisse croire. C'est un écho de l'originalité et de la vigueur de son imagination, mais aussi de l'agrément de son style, que j'ai essayé de présenter ici.

Pascal Luccioni, MC de grec à l'Université Jean Moulin Lyon-3.

⁴⁷ Rose, p. 20.

⁴⁸ On peut encore songer à une influence médicale dans le choix des exemples lorsque le *vin froid*, le *bain froid*, sont pris comme exemples de choses à la fois froides et chaudes (33, 24 Rose).

⁴⁹ cf. Plut., *de lib. ed.* 7c, ὡσπερ εἰ γεύματος ἔνεκεν.

⁵⁰ Le terme grec (ἀλεξίκακον, 31, 9 Rose) peut faire songer, chez notre auteur, à un souvenir de la médecine ou de la poésie médicale, où le terme d'ἀλεξίφάρμακον (même racine) n'est pas rare au sens d'"antidote d'un poison".

⁵¹ Cf. p. 31, 3 sq. Rose.

Annexe :

Adamantios : Sur les vents.

Cette essai de traduction de la première partie du traité est fondé sur le texte de l'édition Rose (*Anecdota graeca et graecolatina*, Berlin, 1864). J'ai indiqué en note les parallèles qui m'ont paru les plus éclairants, notamment avec le texte des *Météorologiques*.

...[f. 284] des rêves viennent par suite de l'exhalaison des souffles, lorsque des plaisirs trompeurs viennent accompagner les idées qui apparaissent dans la partie raisonnée de l'âme. Que du vent, en tout cas, se produise également au niveau du visage, lorsque l'air est poussé et qu'il s'écoule, de proche en proche, d'un lieu à un autre, ce qui le montre, c'est ce qui arrive dans ce qu'on appelle la ventilation. Car en faisant bouger, dans l'air, des linges ou d'autres tissus, en produisant un déplacement massif d'air, l'on cause des souffles. Et lorsque l'on souffle de l'air en contractant sa poitrine, ou que l'on expulse de l'air en faisant voûte avec sa bouche, c'est-à-dire en gonflant en voûte ses mâchoires, de part et d'autre, pour la remplir, puis en faisant jaillir l'air à travers les lèvres presque réunies par leur milieu, c'est uniquement par le mouvement que l'on arrive à un résultat de ce genre et que l'on donne des ailes à l'air. Puisque donc c'est un mouvement de l'air qui crée le vent, et que l'air ne se meut pas lui-même, il est évident que c'est en étant mû par autre chose que l'air fait naître le vent, et qu'il est non pas simplement mû mais comme tiré ou poussé, et ce pas n'importe comment. En effet, quand un cheval ou un homme court, et qu'il pousse l'air, cela ne suffit pas pour qu'un vent se lève ; au contraire, lorsque par suite de quelque cause, ce qui engendre le souffle se manifeste avec suffisamment de vigueur, alors nous considérons que les souffles constituent des vents. Et de même ce n'est pas n'importe quel écoulement d'eau que l'on peut appeler proprement "fleuve", mais seulement celui par lequel de l'eau est vomie par la terre en abondance et continuellement. Car c'est une seule et même chose qu'un fleuve (si l'on parle d'eau) et un vent (si l'on parle d'air)⁵². Et c'est pour la même raison qu'il arrive parfois que le vent, qui est né petit, au niveau de sa racine propre, devienne grand, lorsque d'autres du même genre s'ajoutent à lui en chemin, de même qu'à un fleuve de peu d'importance qui s'écoule depuis une petite source se mêlent des affluents extérieurs qui vont l'augmenter en chemin. C'est donc en étant mû par quelque chose que l'air devient vent.

Qu'est-ce donc qui pourrait mouvoir le vent, à la manière d'une source, sinon quelqu'un de tous les éléments qui viennent à le rencontrer ? Puisque donc c'est continuellement le cas de l'éther (par en haut) de l'eau et de la terre (par en bas), il est évident que pourra rendre compte de la naissance des vents ou bien l'un de ces éléments, ou bien deux d'entre eux, ou tous les trois ensemble. Quant à l'éther, dont le mouvement est circulaire, il ne peut naturellement pas contribuer à une impulsion en ligne droite. Et pour l'eau, elle est elle-même quelque chose qui est versé, et, par sa propre nature, elle demeure immobile et sans agitation ; comment pourrait-elle être cause de mouvement pour autre chose ? Il reste donc la possibilité qu'il [*l'air*, sc.] soit poussé [f. 284b] par la terre. Car si ce n'est pas non plus par elle, notre raisonnement est dans l'impasse,

⁵² *Mét.*, II, 360a29 sq.

et la cause des vents échappera à notre entendement. Mais puisqu'à son tour la terre en elle-même n'est pas susceptible de mouvement, on se trouvera dans la même impasse que pour l'eau.

C'est volontairement que mon discours a passé le feu sous silence, car il ne subsiste manifestement nulle part, par lui-même, en acte dans un lieu défini, mais repose en puissance partout. Or notre raisonnement cherche non pas une cause que l'on puisse assigner en puissance aux vents, mais bien une cause qui apparaisse en acte et dans un lieu défini. A supposer même que ce que nous affirmons ne soit pas vrai du feu, de toutes façons le mouvement qui lui est propre ne s'accorde pas avec les déplacements du vent. Car le feu, par nature, réalise un mouvement vers le haut, comme s'il s'efforçait de devenir vertical. Quant au vent, certes, lorsqu'il souffle en bourrasque, il déplace de la poussière et des pierres (c'est qu'alors il se déplace vers le bas), mais le plus souvent, s'écoulant en fonction de l'aspect de la terre et de l'eau, il va de l'avant horizontalement ; c'est ce que montrent les flots qui viennent battre en bouillonnant contre la terre, et s'enroulent en arrière en la heurtant, ainsi que les navires propulsés par les voiles : ils sont poussés tout droit et accomplissent un mouvement vers l'avant.

On a donc établi que la terre était la cause des vents (comme les règles de la démonstration par division le montrent) mais ce non pas seule, mais avec l'aide des autres éléments que nous avons rejetés pour les besoins de la démonstration. En effet si la terre, qui est située au milieu de l'univers⁵³, était seulement ce que signale son nom [c'est-à-dire de la terre], elle serait froide et sèche et ainsi elle posséderait le tempérament de la mort, elle serait morte et sans vie et ne conviendrait ni aux productions végétales ni aux naissances d'animaux. Mais comme la terre est imprégnée d'humidité, qu'elle est couronnée d'eau et battue par l'eau de toutes parts, et qu'ainsi, recevant ce liquide en son giron, elle en accouche et fait naître, bien souvent, des fleuves, lorsque des sources sont libérées, il est clair qu'elle est tout entière humide en sa profondeur.

Elle a d'autre part beaucoup en commun avec le feu⁵⁴. D'où viendrait en effet que des animaux s'entortillent dans la fange pour échapper aux rigueurs de l'hiver, et qu'ils restent au chaud dans le refuge qu'ils ont pris au fond de la terre, s'il n'y avait pas là du feu aussi qui se consume par en dessous ? D'où viendrait que les puits restent tièdes en hiver, si la terre n'était pas le lieu d'accueil et de résidence du feu ? D'où viendrait que les arbres à feuilles persistantes gardent, même l'hiver, l'éclat de leur propre feuillage, s'ils n'extrayaient, s'ils ne puisaient pas, par leurs racines, tout au fond, l'échauffement qui est l'antidote du froid ? D'où viendrait que ceux qui perdent leurs feuilles, lorsque les extrémités sont refroidies, témoignent inopinément, de nouveau, au printemps, en reverdissant, qu'ils sont vivants, si la chaleur de la plante [f. 285], en s'en retournant dans les racines, n'avait pas échappé à la guerre que lui fait la mauvaise saison ? La terre a donc en elle de la chaleur et de l'humidité ; celle-ci, elle l'acquiert par nature, selon la nécessité de son tempérament ; celle-là, elle la reçoit en fonction des mouvements du soleil. Car il s'éloigne parfois vers le midi, d'autres fois il remonte vers le nord ; et à cause de cette différence d'éloignement (relativement à l'étendue) il rend telle ou telle région de la terre, à chaque fois, plus chaude, plus froide, plus sèche ou plus

⁵³ *Mét.*, I, 340b19.

⁵⁴ *Mét.*, II, 360a5-6.

humide. Ce qui témoigne en faveur de ce discours, ce sont les affections contraires des sources et des fleuves en fonction de l'éloignement du soleil, en particulier pour notre fleuve, le Nil, en Egypte ; il prend sa source au sud de ce pays ; au moment du solstice d'été, il entre en crue, lorsque le soleil, qui accomplit son trajet dans le nord, apporte, chez les Ethiopiens, quelque modération à la violence de sa chaleur. Et l'on pourrait aussi bien admirer, non pas tant que le soleil transforme l'Egypte en mer pendant l'été, mais plutôt que l'Afrique, l'Europe et l'Asie soient, à peu de choses près, privées d'eau. Car la puissance que le soleil exerce jusque sur les éléments de la nature est telle, que tout en menant son char à travers le ciel, il pousse l'eau, dans la terre, à prendre le chemin contraire et à refluer. Et de fait, se trouvant de nouveau chez les Ethiopiens au moment du changement de saison automnal, il retransforme en fleuve la mer du Nil, en avalant, pour ainsi dire, les sources des Ethiopiens, et il submerge ces contrées sous les eaux. Puisque donc en fonction des tempéraments et des mouvements du soleil, la terre connaît des différences en termes de froid et de chaud, et également en termes de sec et d'humide, il serait vraisemblable qu'elle soit victime des mêmes phénomènes.

L'élément igné qui est en elle ne peut en effet pas rester inactif puisque le feu, du point de vue de l'action, est peu ou prou toujours en mouvement, et qu'il fait à l'eau une guerre éternelle. Comme leurs tempéraments sont opposés, en ce que le feu est chaud et sec, l'eau humide et froide, le feu mène sur terre une guerre inextinguible contre l'eau, et l'état qui en ressort porte la marque de celui qui a le dessus. Et celui qui l'emporte a simplement le dessus, mais ne détruit pas son adversaire jusqu'à la racine, car chez les éléments aussi nul ne saurait disparaître entièrement ; car sinon la nature serait détruite, le monde ruiné. Lorsque donc l'humide submerge le feu, le phénomène demeure caché dans la profondeur. Car comme l'élément qui domine est inerte et se déplace malaisément, il est clair qu'il va laisser le phénomène dans la profondeur. Mais si c'est le feu qui l'emporte sur l'eau, dans ce cas, il fait sortir le phénomène, il en déploie les circonstances à l'extérieur de la terre. Le chaud, dominant l'humide, [f. 285b] provoque d'abord un épanchement, puis un amincissement et pour ainsi dire il le rend plus subtil, et, comme il domine, il conduit l'humide vers sa nature de chaud, il lui confère sa marque. L'autre, comme s'il était devenu captif ou esclave et qu'il imitât les manières de son maître, s'élève dans les airs, montrant par ce mouvement qu'il jalouse le feu. A partir de ce moment-là, il ne coule plus horizontalement, selon sa nature, mais s'élance vers le haut ; c'est ce qu'on appelle faire de la fumée (*thuein*), et comme il y a exhalaison de fumée, les Grecs parlent, assez naturellement, d'exhalaison (*anathumiasis*), en ajoutant un -m- pour asseoir la prononciation.

Cette exhalaison, si l'humidité est abondante, on l'appelle une vapeur ; comme celle qui d'habitude, s'échappe des récipients contenant de l'eau et qu'on chauffe au feu⁵⁵. Si elle est faible et de moindre importance, on l'appelle fumée, comme celle que libère l'extinction d'une mèche⁵⁶. Et il y a huit espèces de ces exhalaisons, en fonction du plus d'humidité ou du moins d'humidité qui y est mêlée, chacun de ces deux genres donnant lieu à quatre espèces de nuages.

En effet, si l'humidité qui s'exhale est pauvre et mince, il se forme une vapeur dite nuageuse ; si elle est plus riche, plus épaisse, la vapeur est brumeuse. Si elle l'est plus encore, elle est appelée ténébreuse.

⁵⁵ La comparaison de la vapeur atmosphérique avec celle de l'eau que l'on chauffe se retrouve chez Aristote, *Mét.*, I, 355a15.

Et de fait, nous avons souvent constaté qu'une telle exhalaison troublait l'air au point qu'en plein jour, dans une obscurité profonde, on voyait malaisément son voisin. Lorsque enfin l'humidité qui s'exhale est très abondante et épaisse, la vapeur regorge de rosée pour ce qui l'environne⁵⁷, de sorte qu'elle arrive même à mouiller les corps qu'elle rencontre. Lorsque ces quatre exhalaisons viennent à former des agrégats, il y a des précipitations de rosée et de pluie, lorsqu'elles se figent, il y a du givre, de la neige et de la grêle, choses dont nous expliquerons les causes dans un autre traité.

Aucune de ces exhalaisons n'est susceptibles d'engendrer le vent, parce qu'elles sont inertes et ne disposent pas d'une force d'expulsion. Quant aux exhalaisons fumeuses, elles sont les mères des vents, et sont en nombre égal à celui des exhalaisons brumeuses. Mais celles-ci sont chaudes et humides, comme nous l'avons dit, celles-là sont toutes chaudes et sèches ; par "sèches", il faut entendre non pas qu'elles sont privées d'humidité mais qu'elles en ont moins ; de même lorsqu'on parle de "froid" à propos de vin, d'un bain, du soleil, et pour tout ce pour quoi une diminution fait penser qu'on peut donner une dénomination opposée. Car s'il n'y avait pas du tout d'humide, il ne saurait y avoir d'exhalaison, car il n'y aurait rien qui s'épanche et monte vers les lieux élevés. Nous exposons donc les différences qu'il y a dans les fumées, en expliquant cela par la diminution de l'humidité ; et nous appelons dans cet exposé "tempéraments secs" [f. 286] leurs tempéraments. Si l'exhalaison est très sèche et délicate, ce qui se forme est une fumée brûlante, et elle se montre sous la forme d'une lueur de feu pour ceux qui sont autour. Lorsque l'exhalaison est plus réduite et moins délicate, il y a une fumée en quelque sorte quasi-ignée, et qui émet, comme lorsque du feu tombe dans de l'eau, une sorte de lueur sombre. Si la partie sèche est formée de particules plus épaisses, elle produit ce qu'on appelle une fumée fuligineuse, comme à son tour la plus épaisse et réduite fait naître une fumée goudronneuse. Ces différences à l'intérieur des exhalaisons fumeuses n'ont de frontières bien définies qu'autant que notre traité le permettait ; les formes intermédiaires sont nombreuses, innombrables, et on ne peut les désigner par des mots. C'est d'elles que naissent les vents, lorsque l'exhalaison gagne en violence, c'est d'elles que viennent les éclairs et le tonnerre, la foudre et les choses de ce genre ; nous expliquons cela après les vents, en composant notre œuvre selon l'ordre projeté.

L'exhalaison se produit plutôt⁵⁸ à cause du déplacement circulaire du soleil. Celui-ci en effet fait de la vapeur dans les lieux dont il s'approche, il y conduit et y engendre l'exhalaison ; en s'en éloignant, il devient la cause de phénomènes contraires, parce que le froid restreint l'épanchement et ne permet pas qu'il y ait des exhalaisons. Aussi il est nécessaire que l'origine des vents soit marquée par l'inspiration du soleil. Car des forces immatérielles, descendues du ciel jusqu'ici-bas, font présent d'une règle de mouvement défini aux forces qui, comme le veut leur nature corporelle, ont par nature tendance à errer hors d'elles-mêmes, à se porter n'importe où au hasard et à vagabonder selon un tremblement irrégulier, produit par la lutte des éléments. Or le soleil et la lune influencent plus les choses d'ici-bas que les autres astres, l'un parce qu'il fait don du jour et de la nuit, et que par leur intermédiaire c'est lui qui cause les altérations les plus considérables

⁵⁶ *Mét.*, I, 341b7 sq. & II, 360a8-10.

⁵⁷ Le terme d'Adamantios, τῶ περιέχοντι, fait songer au texte du *De ventis* de Théophraste, qui emploie le pluriel (τὰ περιέχοντα) dans un sens très proche (§45).

⁵⁸ Comprendre que comme il a été dit au-dessus, le soleil est l'influence principale, plutôt que la terre elle-même.

parmi les créatures ; la lune est plus terraquée, et elle est la cause des mois, qui se distinguent par leurs journées dans la proportion où, dans sa course, elle parvient à profiter de la lumière du soleil ; c'est en fonction de ce rapport qu'elle peut modifier les choses d'ici-bas. Mais c'est le soleil qui maîtrise la plupart des changements qui ont lieu ici-bas ; et puisque donc la nature veut que le soleil ordonne tout ce qui est créé, [f. 286b] il faut nécessairement qu'il régie et cause aussi l'ordre des vents.

La chaleur, donc, lorsqu'elle produit des exhalaisons sèches, parce qu'elle a été retenue dans la terre avec l'humidité, peut faire naître des vents, mais non pas de façon ordonnée ni qui soufflent, sans erreur, depuis un lieu déterminé. Mais on aperçoit un ordre dans les vents : il y en a trois qui soufflent du levant, l'Euros, le Levantin, et le Kaikias ; ils naissent en des régions différentes, et on les définit ainsi : l'un est engendré et issu du tropique hivernal, l'autre du tropique estival. Il y en a trois qui soufflent du couchant, et qui se lèvent et soufflent dans une direction opposée aux précédents, le Lips, le Zéphyr et le Thraskias ; deux autres : l'un, qui souffle depuis le sud, est appelé Notos, l'autre, qui souffle depuis le nord, est dénommé Aparctias ; il y en a ensuite quatre autres qui soufflent de part et d'autre de ces deux points, l'Euronotos et le Libonotos dont les noms montrent comment ils sont placés, et en plus de ceux-ci deux autres, entre le Kaikias et l'Aparctias le Borée, entre l'Aparctias et le Thraskias l'Argeste. Il est donc clair que le soleil, en leur donnant un ordre, ne laisse pas la matière qui se trouve dans la terre se mêler en désordre. Il modifie en effet chaque jour les choses d'ici-bas en se déplaçant à chaque fois vers une autre partie du zodiaque ; ainsi, comme sa distance à nous est différente, il produit un changement qui n'est certes pas sensible chaque jour, mais seulement lorsque, par suite de l'étendue manifeste de son parcours, il produit une nouvelle saison.

Car les changements quotidiens ressemblent aux formes subordonnées à une seule et même espèce : ainsi Socrate et Alcibiade sont identiques pour l'espèce (ce sont des êtres humains) mais si on les compte, ils ne sont pas le même ; de fait, l'un a le nez camus, l'autre aquilin, l'un a le ventre en avant, l'autre pas ; de même les jours d'hiver, en tant qu'ils sont d'hiver, sont tous les mêmes, car ils sont de la même espèce, mais en tant qu'un jour le temps est couvert et pluvieux, un autre il est clair et le soleil brille, en cela seulement ils diffèrent. Les changements d'une saison à l'autre sont pareils aux divergences d'espèces ; un homme diffère d'un chien autant que l'hiver de l'été et l'automne du printemps. Nécessairement, donc, les distinctions d'espèces entre les vents ne correspondent pas aux différences de jours. C'est pourquoi une liste de douze vents seulement a été établie, qui diffèrent par l'espèce ; on les distingue par la direction tropicale, les points cardinaux, et les lieux intermédiaires. Les autres, les vents locaux [f. 287], ne sont pas admis, parce qu'ils font irruption lors de phénomènes terrestres, et parce que certains d'entre eux n'échappent pas aux catégories de tempérament ou de genre de ces vents principaux. Parfois aussi il y en a un qui fait partie de ceux que j'ai dit mais qui a une multitude de noms différents, comme le Levantin, appelé Hellespontia chez les Siciliens, Karbas chez les Phéniciens, Bérékynthia dans le Pont ; et d'autres vents ont ailleurs des dénominations différentes, mais il est clair, d'après ce qu'on a montré, que (pour le dire vite) tous ces vents, je veux dire les douze vents, c'est le soleil qui les définit et crée leur espèce, la terre qui les enfante, et l'exhalaison fumeuse qui les engendre.

Pour ce qui est de la naissance des vents, il ne faut rien dire de plus, mais ce pourrait être l'occasion de parler des recherches qui ont lieu à propos des vents chez les philosophes de la nature. Pour l'enseignement scientifique, la connaissance de la cause suffit, mais pour une persuasion solide et immuable, il faut résoudre les questions, car une ambiguïté, lorsqu'elle s'élève dans la pensée, rend suspecte la vérité.

C'est donc de là qu'il faut partir pour résoudre ces difficultés. Si l'exhalaison humide, qu'on appelle vapeur, produit la rosée, et que celle qui est sèche, qu'on a appelée fumée, produit les vents, si enfin la vapeur est contraire à la fumée, il faudrait que la rosée et la pluie ne se produisent jamais en même temps que le vent. Or cela se produit. Donc ce que nous avons dit n'était pas vrai. Ou bien est-ce que des éléments contraires peuvent exister en même temps, lorsqu'ils prennent naissance en des endroits différents ? Quand, donc, des exhalaisons contraires naissent à partir d'endroits différents (du point de vue de l'étendue), dans ce cas-là il pleut et il y a du vent ; et il n'y a plus de raison de poursuivre la recherche. Mais lorsque ces phénomènes sont suscités en un lieu unique du point de vue de l'étendue, et sur une ligne droite du point de vue de la hauteur (et de fait cela se produit), alors cela se déroule à peu près ainsi : si la vapeur est dessus, la fumée dessous, c'est la pluie qui vient d'abord, le vent suit, et l'averse ne s'établit pas durablement, parce qu'elle est chassée par le vent, qui, en chemin, envoie l'eau en avant, un peu en guise de viatique. Lorsque le contraire se produit, que la fumée est dessus, et que la vapeur est à sa suite, dans ce cas le vent qui se met en place est annonciateur de pluie. Mais lui non plus ne reste pas longtemps, car l'humidité boit et avale la sécheresse, et ne permet pas à la cause du vent de subsister. Que tout cela peut survenir et qu'il n'y a pas là une vaine hypothèse théorique, c'est ce que montrent nos corps : tantôt la cavité inférieure est humide et chaude [f. 287b] (c'est de ce tempérament que naît la vapeur), et la cavité supérieure sèche et chaude (ce qui produit la fumée), et tantôt c'est le contraire.